

vous regardent fixement. C'est le moment délicat.

Un mot sec, un geste dur peuvent vous brouiller à tout jamais avec eux, comme aussi un bonne parole toute ronde, un sourire, une caresse feront bientôt leur conquête. Et la conquête en vaut la peine, croyez-moi.

Un de mes grands moyens de séduction était celui-ci : Je tirais ma montre de mon gousset et je la regardais avec attention. Alors je voyais tout ce petit monde tendre le cou, écarquiller les yeux, s'avancer d'un pas ; et il arrivait souvent que les poulets, les canetons et les oies, qui flânaient à trois pas de là dans l'herbe, imitaient leur camarades et s'approchaient aussi.

Je portais ensuite ma montre à mon oreille, et je souriais comme un homme qui reçoit une confidence.

Devant ce prodige, mes bambins n'y tenaient plus, se regardaient entre eux de cet œil fin, naïf, peureux et moqueur qu'il faut avoir vu pour comprendre ; ils s'avançaient cette fois pour tout de bon, et j'offrais au plus hardi d'écouter aussi en lui tendant ma montre, il se reculait effrayé, quoique souriant, et la bande éclatait de joie ; les canetons battaient des ailes, les oies blanches ricanaient, les poussins faisaient : *cwik, cwik* ;—la partie était gagnée.

Que de fois j'ai joué cette comédie, assis à l'ombre d'un saule, au bord de ma petite rivière qui chemine en chantant, tandis que les roseaux s'inclinent et tremblotent.

Le soleil chauffait dans la prairie, tout bourdonnait autour de nous ; les fleurs des champs se pâmaient sur leur tige, et dans le lointain les peupliers bleuâtres se balançaient autour du clocher.

Ma marmaille se pressait autour de moi pour écouter la montre, et bientôt les questions s'élançaient en chœur au milieu des rires. Ils inspectaient mes guêtres, fouillaient dans mes grandes poches, s'appuyaient sur mes genoux, les canetons se faufilaient sous mes bottes, et les grandes oies me chatouillaient dans le dos.

Comme on jouit de ne pas faire

peur à des êtres que tout fait trembler.

Je ne bougeais pas, dans la crainte d'effaroucher leur joie, et j'étais comme un enfant qui construisant un château de carte, en est arrivé au troisième étage. Mais je regardais ces petites têtes heureuses se détachant sur le ciel bleu ; je regardais les rayons de soleil pénétrant dans le fouillis de leurs cheveux blonds ou s'étalant comme un large écu d'or sur leur petit cou bruni. Je suivais leur gestes pleins de gaucherie et de grâce ; je me couchais dans l'herbe pour être plus près d'eux, et si un poussin mal habile chavirait entre deux paquerettes, j'étendais le bras bien vite et le remettais sur pieds.

Je vous jure que tout mon public m'en était reconnaissant. Pour peu qu'on aime ce petit monde, une chose vous frappe lorsqu'on le regarde de près.

Tous les bébés sont ronds, souples, faibles, peureux, douillets au toucher comme une poignée de ouate. Protégés par des coussins de bonne chair rosée ou par une couche de duvet moelleux, ils s'en vont roulant, trébuchant, tirant à eux leurs petites pattes novices, agitant en l'air leur menotte ou leur aile déplumée. Voyez-les s'étalant pêle mêle au soleil, sans distinction d'espèce, se gorgeant de lait ou de pâtée, et osez dire qu'ils ne sont point pareils ?

Caneton qui barbote au bord de l'eau ou fait la culbute dans son écuelle, jeune pousse qui dresse hors de terre ses petites feuilles frileuses, petits poulets trotinant devant la maman poule ou petits hommes trébuchant dans l'herbe... tous ces petits êtres-là se ressemblent. Ils sont bébés de la bonne Nature ; ils ont un code commun, une physionomie commune ; ils ont je ne sais quoi de comique et de gracieux, de gauche et de tendre qui les fait aimer tout d'abord ; ils sont parents, amis, camarades sous le même drapeau et ce drapeau blanc et rose, saluons-le quand il passe, vieux barbons (ue nous sommes ! Il est béni et s'appelle *l'Enfance*.